

Céline Martinez

Le pas de rêve *

J'ai choisi d'intervenir sous le titre « Le pas de rêve » pour évoquer « Le rêve de l'injection faite à Irma ». J'avais envie de travailler sur le rêve et celui-ci offrait un merveilleux point de départ ; d'abord en tant qu'il est *Le rêve*, celui par lequel Freud nous fait entrer dans sa *Traumdeutung*, celui que Lacan a longuement commenté dans le *Séminaire II*, mais aussi et surtout parce que je trouve qu'il a une résonance particulière. C'est d'ailleurs ce rêve, élevé au rang de paradigme, qui fait écrire à Freud, dans une lettre à Fliess cette phrase aux accents prophétiques : « Ici, le 24 juillet 1895, pour la première fois l'énigme du rêve a été dévoilée par Sigmund Freud ¹. »

Freud fait ce rêve à la suite d'une visite d'Otto Rank, visite lors de laquelle ce dernier lui donne des nouvelles de l'état plutôt médiocre d'Irma. Freud croit déceler dans le ton d'Otto une pointe de désapprobation et craint de se voir reprocher l'insuccès du traitement et la persistance des symptômes somatiques d'Irma. Il se prépare à répondre aux critiques qui pourraient lui être faites et passe la soirée à reprendre le cas Irma. Dans la nuit qui suit, il fait ce rêve qu'il nous rapporte :

« Un grand hall – beaucoup d'invités que nous recevons -. Parmi eux, Irma, que je prends aussitôt à part comme pour répondre à sa lettre, lui faire des reproches pour n'avoir pas encore accepté la "solution". Je lui dis : "Si tu as encore des douleurs, ce n'est vraiment que de ta faute." Elle répond : "Si tu savais ce que j'ai à présent comme douleurs à la gorge, à l'estomac et au ventre, ça me serre de partout." Je suis effrayé et la regarde. Elle a un air pâle et bouffi ; je pense finalement que

* Intervention au séminaire d'École « Le fait clinique et le dire analytique », à Bordeaux le 13 janvier 2012.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 186. Il s'agit de la lettre 137 à Fliess.

j'omets quand même de voir là quelque chose d'organique. Je l'em-mène à la fenêtre et regarde dans sa gorge. À ce moment-là, elle se montre quelque peu récalcitrante, comme les femmes qui portent un appareil dentaire. Je pense en moi-même : elle n'en a pourtant pas besoin. Du reste, la bouche s'ouvre alors très bien et je trouve à droite une grande tache blanche, et ailleurs je vois, sur de curieuses formations frisées, manifestement formées sur le modèle des cornets du nez, des escarres étendues d'un blanc grisâtre. J'appelle vite en consultation le D^r M, qui répète l'examen et confirme... Le D^r M a un tout autre air que d'habitude ; il est très pâle, boîte, a le menton sans barbe... Maintenant mon ami Otto se tient aussi debout à côté d'elle, et l'ami Léopold la percute à travers son corset et dit : elle a une matité en bas, à gauche, il montre aussi une partie cutanée infiltrée à l'épaule gauche (ce que malgré le vêtement, je sens comme lui)... M dit : Pas de doute, c'est une infection, mais ça ne fait rien ; il va s'y ajouter encore de la dysenterie et le poison va s'éliminer... Nous savons aussi immédiatement d'où provient l'infection. L'ami Otto lui a administré il y a peu, alors qu'elle ne se sentait pas bien, une injection avec une préparation de propyle, propylène... acide propionique... *triméthylamine* (dont je vois la formule en caractère gras devant moi)... On ne fait pas de telles injections avec une telle légèreté... Il est vraisemblable aussi que la seringue n'était pas propre ². »

Freud, après analyse, considère ce rêve comme un plaidoyer motivé par son désir de s'innocenter. Le rêve, dit-il, martèle son innocence et tire vengeance de ceux qui ne le suivent pas. Le rêve défend l'idée que la persistance des symptômes d'Irma ne pourrait lui être imputée : la faute en incombe à Irma qui résiste au traitement, à Otto Rank qui s'est montré négligent, au D^r M qui s'est laissé berné par l'hystérie. Il ajoute qu'il ne peut soigner par sa méthode une affection d'origine organique et prétend que ses collègues n'auraient de toute façon pas fait mieux. Ainsi, « le rêve [I]'acquitte de la responsabilité de l'état de santé d'Irma, en ramenant celui-ci à d'autres facteurs ³ ».

Nous pourrions faire de ce rêve un grand nombre de lectures différentes et il a d'ailleurs été souvent commenté. Pour ma part, je m'attacherai à développer ici trois points. Le premier concerne le moment où Freud examine Irma. Cela nous amènera dans un second temps à cette formule énigmatique de la *triméthylamine*, à laquelle

2. S. Freud, *L'Interprétation du rêve* (1900), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2010, p. 142.

3. *Ibid.*, p. 154.

Lacan répond, comme j'essaierai de le montrer, par une locution non moins énigmatique. Enfin, je tenterai de dire en quoi on pourrait considérer ce rêve comme un moment de passe.

L'horreur révélée

Irma est d'abord celle qui refuse d'entendre raison. Il s'agit de lui faire accepter la « solution ». Qu'elle se soumette enfin à ce savoir qui s'en trouverait en retour élargi. L'enjeu est de la faire parler quand, récalcitrante, elle n'ouvre pas la bouche. Il faut lui sortir les vers du nez de la gorge. C'est ainsi que, dans le rêve, Freud puis ses collègues lui tournent autour, l'observant sous toutes les coutures, cherchant à voir, à savoir, à dompter ce qu'elle représente d'étrangeté, dans une tentative forcenée pour la faire entrer dans une logique qu'Hélène Cixous n'aurait pas manqué de qualifier de phallique.

Freud explique que derrière Irma il y a sa femme – qui à ce moment-là est enceinte – et l'amie d'Irma. Sous les convenances et en deçà des apparences, courent les mystères de la femme et l'effroi qu'ils suscitent. Sur le « continent noir » serpentent des fleuves de questions qui toutes confluent vers le sexe et la mort, comme en témoignent les associations de Freud, qui pour le rappeler brièvement tournent autour de la maladie de sa fille, de ses propres soucis de santé, de la cocaïne, de la perte d'un ami. On trouve ici rassemblées la culpabilité insistante de Freud, l'horreur du féminin, la dimension d'*Unheimlich*, la mise au jour du vivant, la question du savoir.

Mais de tout cela Irma ne souffle mot, incarnant quelque chose qu'elle ignore, un savoir qui ne saurait être transmis et qui, irrémédiablement, échappe. Entretemps pourtant, elle est devenue la docilité même, ouvrant très bien la bouche, se soumettant à l'examen.

Ce moment est d'une intensité difficilement définissable. Freud apparaît comme rétréci devant le spectacle de cette gorge devenue béance, qui découvre ce que la beauté voilait. Vision apocalyptique s'il en est, apocalyptique dans le sens qu'il avait autrefois, celui de révélation. Un brusque dévoilement que la pudeur féminine veillait à empêcher. C'est un moment de bascule où Freud examinant cette gorge se trouve comme regardé par elle. « Il y a là, dit Lacan, une horrible découverte, celle de la chair qu'on ne voit jamais, le fond des choses, l'envers de la face, du visage, les secrétas par excellence, la

chair dont tout sort, au plus profond même du mystère, la chair en tant qu'elle est souffrante, qu'elle est informe, que sa forme par soi-même est quelque chose qui provoque l'angoisse⁴. »

Quand la bouche s'ouvre sur la gorge, elle n'est déjà plus celle d'Irma... C'est l'abysse où Freud se dilue. C'est un moment d'angoisse tel qu'on aurait pu s'attendre à ce qu'il déclenche le réveil. Mais Freud, pris par son désir de savoir, dépasse l'horreur générée par la confrontation à ce réel brut et le rêve se poursuit.

Mais la vue de Méduse, la Gorg(e)one, n'est pas sans effet. Elle produit un changement radical. Jusque-là, Freud poursuivait en rêve son dialogue avec Irma. La situation restait suffisamment proche de la réalité pour que Freud note : « Cela j'aurais pu le lui dire aussi à l'état de veille, ou bien je le lui ai dit⁵. » Lacan parle d'un « premier niveau où le dialogue reste asservi aux conditions de la relation réelle, en tant qu'elle est elle-même entièrement engluée dans les conditions imaginaires qui la limitent⁶ ».

Après l'auscultation de la gorge, tout s'accélère : Freud laisse place à Otto, au D^r M et à Léopold, qui se succèdent auprès de la patiente, y allant chacun de leur diagnostic, comme lancés dans une danse folle aux accents grotesques. Freud, lui, s'est absenté du cœur de l'action. Il est médusé. À sa place, on retrouve ces trois autres qui sont autant de figures d'identifications, pelures d'oignons tombées, détachées. Lacan évoque une « décomposition imaginaire⁷ ».

Tandis que dans le premier temps du rêve l'ego est là qui projette sa forme et structure la perception, la rencontre avec quelque chose de l'ordre du réel fait passer le sujet « au-delà de cette vitre où il voit toujours mêlée sa propre image ». La décomposition et la cacophonie qui surviennent alors signent la chute de l'ego et la destruction de l'objet.

La solution de la triméthylamine

Au-delà de la vitre, du brouhaha, Freud voit écrite la formule de la triméthylamine. Il s'étonne devant ce mot où viennent se condenser

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud...*, op. cit., p. 186.

5. S. Freud, *L'Interprétation du rêve*, op. cit., p. 144.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud...*, op. cit., p. 186.

7. *Ibid.* p. 199.

« tellement de choses importantes ⁸ ». En effet, la *triméthylamine* convoque la figure de Fliess qui était spécialisé dans les affections du nez et de la gorge et défendait l'hypothèse d'un lien entre les muqueuses nasale et génitale. Fliess avait parlé à Freud de la *triméthylamine* comme d'un produit du métabolisme sexuel. Ainsi, la *triméthylamine* est associée à la sexualité. Que la formule apparaisse en caractère gras souligne l'importance du facteur sexuel dans l'étiologie des névroses mais aussi la puissance du transfert qui liait Freud à Fliess.

Freud attribue sa satisfaction au fait que le rêve confirme sa théorie ⁹ en plus de le décharger de sa culpabilité. Mais Lacan fait remarquer deux choses essentielles. La première est que le désir mis en avant comme étant à l'origine du rêve – le désir de s'innocenter – n'est pas un désir inconscient. « Comment se fait-il – demande-t-il – que Freud qui développera plus loin la fonction du désir inconscient se contente ici [...] de présenter un rêve entièrement expliqué par la satisfaction d'un désir qu'on ne peut pas appeler autrement que préconscient, et même tout à fait conscient ¹⁰ ? » À partir de là, comment expliquer, et c'est la deuxième question, l'immense satisfaction de Freud et la sortie de la culpabilité ?

Freud ne manque pas de remarquer d'ailleurs que son plaidoyer – quelque peu « baroque » – rappelle la fable du chaudron percé. En effet, l'accumulation même des arguments permet de douter de leur efficacité. Mais si ce n'est ça, qu'est-ce qui alors s'est révélé opérant concernant le sentiment de culpabilité ?

Il reste que Freud a la certitude d'avoir fait, avec ce rêve, un grand pas. Et Lacan d'appuyer : « S'il a le sentiment de l'avoir fait, c'est qu'il l'a fait ¹¹. » En quoi consiste alors le pas décisif ? Si l'on suit Lacan, il est clair que l'essentiel n'est pas tant ce dont Freud nous parle, mais tient dans un changement radical de registre : au cours du rêve, l'ego a fait place au sujet de l'inconscient.

Tout le long, Freud s'attache à analyser méthodiquement, à parcourir les méandres d'un sens dru, épais, consistant. Mais il a beau ôter les couches de sens, l'énigme subsiste, jusqu'à l'apparition de la

8. S. Freud, *L'Interprétation du rêve*, op. cit., p. 152.

9. *Ibid.*, p. 154.

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud...*, op. cit., p. 182.

11. *Ibid.*, p. 183.

formule, où quelque chose qui ne peut s'analyser plus loin s'écrit. L'important, c'est d'en être arrivé à ce mot de *triméthylamine*, ce mot dont l'intérêt n'est pas tant dans les significations qu'il recouvre mais dans cette révélation « Au commencement était le verbe ». La formule fait solution et conclusion.

Lacan commente : « Au point où l'hydre a perdu ses têtes, une voix, qui n'est plus que *la voix de personne* fait surgir la formule de la *triméthylamine*, comme le dernier mot de ce dont il s'agit, le mot de tout. Et ce mot ne veut rien dire si ce n'est qu'il est un mot ¹². » Il ajoute : « L'entrée en fonction du système symbolique dans son usage le plus radical, absolu, vient à abolir si complètement l'action de l'individu, qu'il élimine du même coup son rapport tragique au monde ¹³. » Atteindre ce point de hors-sens qui a trait à l'inconscient réel permet au sujet de se voir délesté de sa culpabilité. Cela fait écho à ce qu'Albert Nguyên disait, il y a peu, au sein du cartel élargi, quand il évoquait la satisfaction éprouvée en fin de cure de savoir le réel aux commandes.

La formule de la *triméthylamine*, en tant qu'elle touche au hors-sens, s'approche de ce que Lacan appellera plus tard le non-rapport sexuel, NRS, que le sens s'efforce toujours de couvrir, de perpétuellement différer, comme Irma répugne à ouvrir la bouche. « Le désir du rêve n'est rien que le désir de prendre sens, et c'est à quoi satisfait l'interprétation psychanalytique. Mais ce n'est pas la voie d'un vrai réveil pour le sujet ¹⁴. » Autrement dit, l'interprétation risque de nourrir le symptôme de sens et de faire obstacle à la rencontre du sujet avec sa propre division. Pour reprendre la fable du chaudron de manière prosaïque, le plus important n'est-il pas que le chaudron soit percé ? Ainsi en est-il de ce rêve qui ramène le sujet à sa soumission au langage, soumission dont il sort divisé, profondément affecté.

Au-delà de ce que Freud récolte de significations, le plus précieux est ce qui ne se laisse pas saisir. Le déchiffrage trouve sa limite dans une formule qui est plutôt du côté du chiffage.

12. *Ibid.*, p. 202.

13. *Ibid.*, p. 200.

14. J. Lacan, « Compte rendu du Séminaire de l'Éthique », *Ornicar?*, n° 28, Paris, Navarin, p. 17.

J'aimerais m'arrêter maintenant sur une locution qu'on retrouve à plusieurs reprises dans le commentaire de Lacan et que j'entends pour ma part comme une réponse en écho, en différé, à la *triméthylamine* freudienne. À propos de la gorge, Lacan parle d'une « révélation du type *Mané, Thecel, Phares* ¹⁵ », puis, de l'apparition de la formule, il dit qu'elle est « comme le *Mané, Thecel, Phares* de la Bible ¹⁶ ». Enfin, il y a cette troisième occurrence, toujours à propos de la formule, où il précise « son côté *Mané, Thecel, Phares*, sur la muraille ¹⁷ ».

Cela fait référence à un épisode du Livre de Daniel ¹⁸. L'histoire raconte que le roi Balthazar (Belschatsar selon les versions), dernier roi de Babylone, avait fait servir de la nourriture dans des vases volés à Jérusalem. Immédiatement après avoir commis cet acte blasphématoire, il voit une main inscrire quelque chose sur une muraille. Daniel, à qui Dieu a donné « l'intelligence de toutes les visions et de tous les songes », est appelé pour lire et interpréter l'inscription. Daniel, lisant, annonce à Balthazar « Mané : Dieu a compté ton règne et y a mis fin. Thecel : tu as été pesé dans la balance, et tu as été trouvé trop léger. Phares : ton royaume a été divisé et donné aux Perses et aux Médes. » Tout ce qu'il dit arriva. Compté, pesé, divisé.

Freud, à l'instar de Daniel, est en capacité de lire ce qui pour les autres reste mystérieux. Le *Mané, Thecel, Phares* dénonce la vanité de la puissance et promet la punition ; la culpabilité de Freud, la crainte prométhéenne de l'inventeur de la psychanalyse y résonnent. Mais en dernier terme, le *Mané, Thecel, Phares* - MTP - que Freud lit dans la gorge d'Irma comme une voyante dans sa boule concerne le tragique de la destinée humaine. Dans les sillons de cette chair malade qu'il s'efforce de décrypter, il lit : « Tu es cela » sans autre sens ou explication, bien au-delà du fantasme, de la crainte de la punition. Devant cette gorge, Freud affronte avec une lucidité rare la condition humaine.

Mané, Thével, Phares - MTP -, c'est peut-être ce qui peut être dit de plus sérieux quant au rêve de l'injection faite à Irma, en utilisant l'allusion pour faire passer l'essentiel.

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud...*, op. cit., p. 186.

16. *Ibid.*, p. 189.

17. *Ibid.*, p. 190.

18. La Bible, Le Livre de Daniel, 5, Nouvelle Édition de Genève, 1979, p. 662.

Les trois termes s'accordent avec la structure ternaire du rêve : les trois femmes, les trois collègues, les trois « formations frisées ¹⁹ », les trois branches de la formule de la *triméthylamine* et leur ramification triple. Ce chiffre 3 qu'on retrouve tout au long du rêve, Freud en soulignera la nature sacrée dans « Le motif du choix des coffrets ». Lacan, quant à lui, dit que c'est là, dans cette structure ternaire du rêve, qu'est l'inconscient.

Dans l'article sur le choix des coffrets, Freud cherche à éclaircir un thème récurrent dans la littérature : celui où un homme est amené à choisir entre trois femmes. Freud commence par constater que le « bon » choix consiste à opter pour la troisième : la discrète Cendrillon, la belle et muette Aphrodite, la pâle Cordélia, celle qui se tait ou se cache. Il indique que le mutisme qui caractérise chacune de ces femmes est « une représentation usuelle de la mort ²⁰ ». Cette troisième femme est avant tout la troisième sœur, Atropos, la dernière des Parques. C'est la mort elle-même, soit celle qui s'impose à l'homme, celle qu'il ne peut pas ne pas choisir. Irma pourrait venir compléter la liste de ces femmes fatales, à côté des « grandes divinités [...] toutes aussi bien des génitrices que des destructrices, aussi bien des déesses de la vie et de la fécondation que des déesses de la mort ²¹ ». Pour Freud, c'est par la femme que la mort se présente, c'est dans sa gorge qu'il lit son MTP.

Et s'il le lit, c'est que le MTP s'écrit, tout comme la formule sur laquelle se clôt le rêve de Freud. Dans « L'instance de la lettre », Lacan fera du rêve une « affaire d'écriture », rêve qui, en tant que tel, doit être « entendu à la lettre ». Le rêve doit être lu pour lui-même, comme un texte sacré. L'aborder par le prisme de la psychologie du rêveur serait le manquer, en tant qu'y est déposé autre chose qui n'est pas du sujet.

L'utilisation par Lacan d'une langue perdue, d'une langue qu'on dit morte produit un effet de suspension pour faire « sonner autre chose que le sens », quelque chose qui échappe à l'expérience commune.

19. S. Freud, *L'Interprétation du rêve*, op. cit., p. 152.

20. S. Freud, « Le motif du choix des coffrets », dans *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 71.

21. *Ibid.*, p. 78.

« Compté, pesé, divisé » fait référence à la loi en tant qu'elle ne peut être saisie complètement. De la triade des collègues, Lacan nous dit qu'elle a rapport à la loi, qu'elle « joue avec la parole, la parole décisive et judiciaire, avec la loi ²² ». Dans le rêve, la loi s'articule d'abord à la culpabilité d'un savoir en défaut, auquel tente de parer Freud en faisant appel à d'autres, mais qui se montrent bien incapables de répondre à l'énigme à laquelle les soumet la sphinge Irma. La loi à laquelle Freud se soumettra *in fine* est la loi symbolique, non sans un point de réel à jamais opaque.

Un moment de passe ?

Je me suis demandé si on ne pouvait pas considérer qu'il y avait là pour Freud un moment de passe, en tant que s'y repèrent le franchissement du plan des identifications et l'émergence du sujet de l'inconscient. L'évidence qui est la sienne d'avoir fait un grand pas rappelle le « on le sait, soi ²³ ». « On le sait, soi », en dépit d'une certaine méconnaissance, comme Freud qui ne parvient pas à mettre le doigt sur le moment crucial.

C'est peut-être à partir du rapport au savoir que l'on peut avancer sur cette hypothèse. Freud entrevoit les limites du savoir académique : aucun de ses collègues ne détient « la solution » et l'on pourrait voir dans ce constat la chute du sujet supposé savoir si Freud ne prenait pas soin de préserver Fliess. En effet, Freud dit du D^r M qu'« il affronte cette affaire en personne qui ne sait rien », mais cela le pousse à en appeler à « quelqu'un d'autre – Fliess – qui en sait plus ». Par le truchement de Fliess, Freud maintient le sujet supposé savoir, ce qui permet de trancher cette question de la passe. Il est sans doute utile de rappeler ici que nous sommes en 1895, et qu'il faudra attendre 1910 pour que Freud dise avoir « surmonté » Fliess ²⁴.

Ce rêve de l'injection faite à Irma nous donne à voir un Freud qui a le courage de Persée, le don de Daniel, la crainte d'être puni

22. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud...*, op. cit., p. 188.

23. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

24. S. Freud et S. Ferenczi, *Correspondance*, tome I, Paris, Calmann-Lévy, 1992, lettre du 16 décembre 1910.

comme Prométhée pour s'être aventuré dans des régions méconnues et en avoir ramené la peste psychanalytique.

En résumé et pour reprendre l'équivoque – qui vaut en allemand comme en français – du terme de solution, *Lösung* : la solution de Freud était la bonne mais la seringue était sale. La solution, à la fois origine du mal et seule issue, rappelle ce que promet la psychanalyse : l'enfer du désir...

À relire le *Séminaire II*, et plus précisément ce qu'il dit de l'apparition de la formule, il est sensible que Lacan avait déjà idée d'un inconscient réel à côté d'un inconscient langage. Quant à Freud, le fait qu'il ne l'ait pas théorisé n'empêche pas qu'il ait rencontré là quelque chose de l'ordre du réel, « cet impossible auquel nous n'accédons, – dit Georges Bataille – qu'acceptant la disparition ²⁵ ».

Pour terminer, je ne résiste pas à l'envie de partager avec vous une page d'Henri Michaux ²⁶. Ce Plume, dont Michaux nous conte les aventures, jamais ne lutte ni ne s'oppose. Il est, comme nous l'annonce le titre de ce passage, « un homme paisible ».

« Étendant les mains hors du lit, Plume fut étonné de ne pas rencontrer le mur. "Tiens, pensa-t-il, les fourmis l'auront mangé" et il se rendormit. Peu après, sa femme l'attrapa et le secoua. "Regarde, dit-elle, fainéant ! Pendant que tu étais occupé à dormir, on nous a volé notre maison." En effet, un ciel intact s'étendait de tous côtés. "Bah, la chose est faite" pensa-t-il.

Peu après, un bruit se fit entendre. C'était un train qui arrivait sur eux à toute allure. "De l'air pressé qu'il a, pensa-t-il, il arrivera sûrement avant nous" et il se rendormit.

Ensuite le froid le réveilla. Il était tout trempé de sang. Quelques morceaux de sa femme gisaient près de lui. "Avec le sang, pensa-t-il, surgissent toujours quantité de désagréments ; si ce train pouvait n'être pas passé, j'en serais fort heureux. Mais puisqu'il est déjà passé..." Et il se rendormit.

– Voyons, disait le juge, comment expliquez-vous que votre femme se soit blessée au point qu'on l'ait trouvée partagée en huit morceaux, sans que vous, qui étiez à côté, ayez pu faire un geste pour l'en empêcher, sans même vous en être aperçu. Voilà le mystère. Toute l'affaire est là-dedans.

25. G. Bataille, *L'Impossible*, Paris, Éditions de Minuit, 1962, p. 11.

26. H. Michaux, *Plume*, Paris, Poésie Gallimard, 1985, 2010.

- Sur ce chemin, je ne peux pas l'aider, pensa Plume, et il se rendormit.
- L'exécution aura lieu demain. Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter ?
- Excusez-moi, dit-il, je n'ai pas suivi l'affaire. Et il se rendormit. »

Si Balthazar a été trouvé trop léger dans la balance, Plume, qui porte bien son nom, ne pèse pas plus lourd... Que Plume soit, à première vue, le négatif du roi Balthazar n'y change rien : ni l'un ni l'autre ne veut du réveil.